NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

55 Nº 1 1928

Le mensonge et les mensonges

Joseph CREUSEN

p. 50 - 65

https://www.nrt.be/es/articulos/le-mensonge-et-les-mensonges-3272

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Le mensonge et les mensonges

Après plus de vingt-quatre siècles de discussions sur le mensonge, peut-on encore se flatter d'apporter au débat un élément nouveau? Et pourtant la définition et le caractère moral du mensonge continuent à exercer la sagacité des philosophes et des théologiens. On en voit même qui, renonçant à des positions jugées par eux indéfendables, sont prêts à concéder qu'il est parfois permis de mentir (1). Les termes du problème seraient-ils peut-être mal posés (2)? Ou bien, après avoir trouvé une bonne théorie, s'égarerait-on dans l'explication de certains faits, qui relèvent autant et même plus de la psychologie que de la morale, par exemple le langage que l'on tient aux enfants, aux fous, aux indiscrets, le langage conventionnel des relations sociales? Pour trouver la raison et peut-être le remède d'un désaccord humiliant, il pourrait n'être pas inutile de consulter des psychologues et des sociologues de profession.

Les résultats d'une enquête de ce genre nous sont fournis par un livre tout récent, publié sous la direction de MM. O. Lipmann et P. Plaut (3). Le mensonge y a été examiné à tous les points de vue, depuis son ébauche dans la vie animale (4) jusqu'à ses formes les plus raffinées dans

(1) Le R. P. Vermeersch regrette avec raison cette capitulation et s'efforce, après avoir déblayé le terrain, de renforcer ou d'améliorer les travaux péniblement échafaudés par tant de théologiens. Cf. *Gregorianum*, 1920, 11, ss. et 425, ss. — (2) Cf. E. Ranwez, *De mendacio et de licita veritatis dissimulatione*, dans *Collat. Namurcen.*, xx (1925-1926), 255 ss. — (3) Dr O. Lipmann, Neubabelsberg et Dr P. Plaut, Berlin, *Die Lüge in psychologischer, philosophischer, juristischer, pädagogischer, historischer, soziologischer, sprach- und literaturwissenschaftlicher und entwicklungsgeschichtlicher Betrachtung*, Leipzig, Barth, 1927, 17×25 cm., x-578 p. Prix : 25 Mk. — (4) Nos lecteurs auront deviné que les phénomènes du mimikry et les ruses employées dans le règne animal doivent

les classes supérieures de nos sociétés civilisées. Puisque les collaborateurs professent des opinions philosophiques ou religieuses très disparates, on ne pourra admettre les principes qui servent de présupposés à certains de ces travaux. On ne s'étonnera pas davantage de rencontrer au passage l'expression d'étranges préjugés sur la doctrine de l'Église ou la conduite de ses chefs au moyen âge ou à l'époque de la Réforme. Le plus souvent, les conclusions sont tout à fait indépendantes d'un système quelconque. Toujours il y a à glaner dans les observations recueillies et même dans la plupart des conclusions.

Plutôt que de répéter avec quelques lignes de commentaire la table analytique de cet ouvrage, nous citerons et commenterons, dans ces vingt-quatre études, les conclusions ou les exemples les plus intéressants pour les éducateurs, les directeurs d'âmes ou les théologiens.

Eléments psychologiques du mensonge.

D'après O. LIPMANN, l'analyse *psychologique* du mensonge y décèle toujours la conviction d'un lien moral qui rattache celui qui croit mentir à celui qu'il trompe (1). La conscience de supprimer, transitoirement du moins, cette communauté entre toujours dans la conscience du mensonge. Aussi ne croit-on pas mentir, quand on est persuadé n'avoir rien de commun avec l'interlocuteur réel ou prétendu tel. Cela explique qu'à une question vraiment indiscrète on est prêt à donner une réponse quelconque, sans croire pour autant mentir (p. 8 s.)

Peut-être cette assertion est-elle trop générale. Autre chose est n'avoir pas conscience de mentir, autre chose être con-

expliquer la philogenèse et l'ontogenèse du mensonge chez les descendants du singe.

(1) O. LIPMANN, *Zur Psychologie der Lüge. Die Lüge*, p. 1, ss.

vaincu qu'on est autorisé à le faire. Or, si beaucoup de philosophes et quelques théologiens croient devoir admettre la licéité du mensonge en certains cas extrêmes, cette opinion est bien plus répandue chez le vulgaire. Au point de vue pédagogique toutefois, les résultats auxquels O. Lipmann aboutit sont évidemment très suggestifs. Pour bannir ou diminuer le recours au mensonge, il faut créer chez l'enfant la conviction qu'en tout état de cause il est uni par des liens très intimes avec ses parents ou ses éducateurs. Ceux-ci ne doivent pas apparaître comme des intrus, qui pénètrent indument dans la sphère de sa vie intime; ni comme des juges auxquels l'accusé est étranger, dont le rôle consiste à rétablir l'ordre violé. Surtout quand on lui demande d'avouer sa culpabilité, il faut éviter qu'il ait l'impression d'être en état de légitime défense. Sans quoi l'on supprime un des obstacles psychologiques au mensonge, on crée même un état d'âme où il se commet presque sans remords.

On assure encore le triomphe de la vérité en renforçant les associations d'idées et d'impressions que le mensonge rencontre sur sa route dans l'intelligence et la sensibilité. De même que la crainte des châtiments et de la honte qui suivent la découverte du mensonge opposent à celui-ci un obstacle qui n'est pas surmonté sans effort, ainsi le souvenir du contentement goûté dans l'absence ou la diminution de la punition, dans les félicitations et la joie des parents devant un aveu spontané ou du moins sincère déblaie la route psychologique que doit suivre l'effort vers la vérité.

Chez l'enfant surtout, le mensonge, qui n'est pas devenu habitude, provoque, par l'effort même demandé, des réactions physiologiques nettement perceptibles, comme un prolongement de l'aspiration, l'embarras des organes vocaux, l'agitation du regard, etc. (1). Ces phénomènes ne font que

(1) Cf. *Die Lüge*, p. 3.

traduire une lutte, dans laquelle il importe de renforcer les éléments psychologiques hostiles au mensonge.

Mensonge et fonction propre du langage.

Peut-être a-t-on compliqué le problème du mensonge par une explication trop simpliste de la finalité du langage. Aussi le P. LINDWORSKY, S. I. se demande-t-il avec raison si les recherches psychologiques, si activement poussées dans le domaine linguistique, ne pourraient pas aider à sortir de l'impasse où les notions et les arguments semblent engagés (1).

La communication de la pensée ou de l'état d'âme en général n'est qu'*une* des fonctions du langage. On peut lui en assigner au moins deux autres, même dans les relations avec les autres hommes (2). Il nous sert d'abord à exposer une idée ou un fait (*Darstellung*), sans aucune affirmation ou négation de notre pensée propre (*Kundgabe*). On doit lui reconnaître aussi une fonction d'excitation (*Auslösung*), par laquelle il vise à produire, à exciter un état d'âme ou une réaction psychologique quelconque.

L'acteur parle, on pourrait même dire nous parle, et cependant ne nous communique pas sa pensée. On peut proférer une phrase dans le seul but de provoquer un sentiment de joie ou de crainte, sans s'adresser, au sens propre, à celui chez qui elle va exciter (auslösen) ce sentiment. Quant à la communication de la pensée, si elle ressort parfois du ton

(1) J. LINDWORSKY, S. I. *Das Problem der Lüge bei katholischen Ethikern und Moralisten. Die Lüge*, p. 53. ss. — Dans des ouvrages du même genre, il n'est pas rare que la doctrine catholique soit ou passée sous silence ou exposée par un non-catholique. Il faut donc souligner, pour le louer, le geste qui confie à un prêtre catholique cette partie de l'étude sur le mensonge. — (2) Le P. LINDWORSKY suit ici l'analyse du langage faite par K. BUEHLER dans les *Indogermanische Jahrbücher*, 6, 1919.

ou de la forme de l'exposition, on peut aussi l'exprimer par une formule séparée : « Il pleut. C'est certain, ou : Je l'affirme ».

Maintenant, reste à savoir si je puis passer de la communication à l'exposition, sans avertir positivement l'interlocuteur ou celui qui se croit tel. Qui appellerait ce passage inattendu un mensonge ne pourrait en tout cas en prouver la malice intrinsèque par la fonction naturelle du langage. Que dire si l'on admet, et il faut bien le faire, que le langage n'est pas une faculté dont la fonction soit pleinement déterminée par sa nature, comme la perception des couleurs pour la faculté visuelle? De sa seule analyse il paraît impossible de conclure immédiatement que tel usage répugne à sa nature et donc est intrinsèquement mauvais (1).

Mais voilà qui nous mènerait, sinon à réformer, du moins à réviser la thèse du mensonge. Ce sera pour un autre article.

Les mensonges du langage.

N'est-il pas piquant de voir démontrer que le langage lui-même nous force ou du moins nous induit très spontanément à mentir? C'est ce qui ressort pourtant des recherches de F. KAINZ sur les phénomènes mensongers dans la vie du langage (2).

Il note avec raison que les langues ne sont pas l'instrument passif qu'on pourrait s'imaginer. En elles se condensent au cours des siècles les idées, les mœurs, les sentiments du peuple qui les crée et auquel ensuite elles s'imposent. La pauvreté même d'une langue, en donnant un même signe à des notions très disparates, engendre l'amphibologie et favorise l'équivoque. C'est l'origine d'un grand nombre de sophismes. N'est-ce pas pour les éviter qu'il faut allonger les *status quaestionis*? Facilement on prend pour une réalité

(1) LINDWORSKY, *Die Lüge*, p. 57, ss. — (2) F. KAINZ, *Lügenerscheinungen im Sprachleben. Die Lüge*, p. 212, ss.

ce qui est l'expression d'une notion abstraite. C'est ainsi qu'en de nombreuses discussions philosophiques ou théologiques on peut littéralement « se payer de mots ». La langue pousse au même mensonge sur d'autres domaines. Plus d'un saint ne doit son rôle déterminé, voire même son existence, qu'à des confusions du langage (1). Autre exemple : les mots ordinaires n'éveillant pas chez celui qui raconte ses souvenirs la vivante impression éprouvée au contact des choses, il aura nécessairement la tendance à choisir des expressions dépassant la réalité. *Fama crescit eundo.* Tous ceux qui ont à juger d'après des témoignages, supérieurs, directeurs, juges, feront bien d'en tenir compte.

Il est des euphémismes qui vont à détruire l'aversion méritée par certains actes ou certaines institutions. On parle de *subventions,* pour éviter de froisser en disant *pots-de-vin* et la prostituée devient simplement une fille. L'indécence des choses étant voilée par la distinction des mots, des personnes honorables se livrent avec moins de scrupules ou même sans retenue dans les salons à des conversations que le mot propre rendrait intenables.

Il est des formules de politesse qui ne sont pas sans réagir sur la franchise, nécessaire dans certaines relations.

La force de l'habitude rend insensible au mensonge des catachrèses et des superlatifs sans valeur. Malheureusement l'exagération à moitié inconsciente n'est pas toujours sans danger. « Tu n'obéis *jamais*, et pourtant je te l'ai dit *cent fois!* » L'enfant ou l'adolescent ne ressent-il pas peut-être toute l'injustice de ce reproche? Dans certaines langues le superlatif a pris une telle importance qu'il transforme entièrement le discours, et par contre-coup la pensée.

En défendant la répétition d'un même terme, fût-il seul le

(1) *Die Lüge*, p. 220. Cf. DELEHAYE, *Les légendes hagiographiques*, p. 53, 88.

mot propre, la stylistique pousse au mensonge. La nécessité d'employer des mots solennels, de « soutenir le ton » du discours, conduit au même résultat. Nous le constatons même dans l'éloquence ou la poésie religieuses.

Quelle matière à examen de conscience pour les écrivains et les prédicateurs !

Le mensonge chez l'enfant et l'adolescent.

On devine l'intérêt que présente pour tout éducateur la psychologie du mensonge pendant l'enfance et la jeunesse (1). En général, il semble qu'on attribue beaucoup trop tôt à l'enfant la faculté de mentir. Avant d'atteindre ce fâcheux développement de l'intelligence, il doit franchir plusieurs étapes dont l'adulte n'a plus conscience. La première est de saisir le rôle descriptif du langage (mimé ou parlé).

Car le langage est d'abord pour lui un moyen de communiquer ses impressions ou de provoquer chez ceux qui l'entourent quelque réaction bienfaisante. Même quand il aura remarqué que chaque chose a un nom et pourra dès lors exposer sa pensée, il devra encore saisir, avant de pouvoir mentir, le lien de causalité existant entre un faux exposé et un avantage quelconque. Ses « pourquoi » multipliés apprendront suffisamment aux parents que sa petite intelligence saisit déjà le rapport de cause à effet. Mais l'usage de cette faculté en vue d'un avantage personnel peut ne pas suivre immédiatement son acquisition. Bref, il semblerait que l'enfant ne peut guère mentir avant l'âge de 4 ans.

Malheureusement pour lui tous les parents ne sont pas des psychologues de profession. Dans leur interprétation erronée de phénomènes qui n'ont du mensonge que l'apparence, il leur arrivera de l'appeler un menteur. Et le ton lui fera com-

(1) K. Reininger, *Die Lüge beim Kind und beim Jugendlichen als psychologisches und pädagogisches Problem. Die Lüge*, p. 351, ss

prendre qu'il est l'objet d'un mécontentement dont la cause lui échappe d'ailleurs complètement.

Au point de vue pédagogique il n'est pas moins intéressant de savoir qu'à certaines périodes l'enfant et l'adolescent disent la vérité sans ménagement et l'exigent sans réticence. Chez l'enfant de trois à cinq ans c'est un phénomène purement psychique. Il éprouve à s'exprimer une véritable satisfaction; quelle joie de se voir compris, aussi s'efforce-t-il de donner à ses expériences une expression aussi adéquate que possible. Supposant la même tendance chez l'adulte, il intervient impitoyablement pour corriger tout exposé inexact des choses. Ce n'est point là amour pour la vérité, mais un besoin inassouvi de cette exactitude, où il trouve la joie d'une image fidèle de ce qu'il sait ou éprouve (p. 362).

Si l'adolescent de 11 à 14 ans passe par une « crise de véracité », le motif en est tout autre. Il met à dire la vérité un certain orgueil; le mensonge lui apparaît comme une faiblesse. A cet âge où, sous la poussée de l'instinct, il cherche à s'affirmer et à se poser, la vérité lui apparaît comme un signe de la force. Méprisant le mensonge pour lui-même, il le juge très sévèrement chez les autres (p. 313); n'y a-t-il pas là un avertissement pour les parents et les éducateurs, surtout dans la tâche délicate d'initier l'adolescent aux mystères de la vie? Une enquête étendue sur les motifs qui poussent les adolescents au mensonge révèle l'influence déplorable de l'exemple donné par les adultes, surtout dans l'entourage immédiat. « Les grandes personnes le font bien », c'est ainsi que beaucoup d'enfants justifient leurs mensonges. Bien plus, certains dénient formellement aux adultes qui les ont une fois trompés, fût-ce à leurs parents, tout droit à la vérité (p. 366-368).

K. REININGER, estimant certains mensonges nécessaires, pense que l'éducateur doit se borner à maintenir dans une bonne direction et dans de justes limites la tendance de l'en-

fant à mentir. Leur tâche est, selon nous, plus difficile. Très tôt il importe de donner à l'enfant et surtout à l'adolescent le sens juste, l'explication vraie des formules admises et donc comprises dans son milieu. Il n'est pas moins nécessaire de ne pas traiter de la même manière le mensonge *social* et le mensonge *antisocial*. C'est une erreur, un mensonge, que de faire croire à l'enfant que tous les mensonges se valent.

Pour le motif déjà cité plus haut, nous pouvons rejoindre K. Reininger quand il exhorte les éducateurs à éviter les procédés inintelligents qui forcent pour ainsi dire l'enfant à mentir.

Il entend par là cette multiplication tatillonne et vexante de préceptes et d'interdictions qui, sans tenir aucun compte de la psychologie du jeune âge, étouffent toute spontanéité, toute liberté, tout sentiment de personnalité. L'enfant et surtout l'adolescent saisissent très tôt, même s'ils en usent fort mal, le rôle du langage dans la légitime défense, et ils écartent résolument, hélas ! par le mensonge, cette ingérence despotique dans la sphère de leur juste liberté.

Le mensonge chez les non-civilisés.

Des enfants on pourrait, sous certains rapports, rapprocher les « *non-civilisés* » et les « *primitifs* ». Pour des motifs identiques, on serait tenté de les accuser de mensonge là où ils sont victimes d'un excès d'imagination, de l'ignorance, des lacunes du dialecte, etc (1). Ajoutons que le défaut de civilisation matérielle ne prouve pas un arrêt total de l'intelligence. Aussi, pour comprendre ces prétendus primitifs, faudrait-il pénétrer leur conception des relations sociales, leurs formules de politesse, leur sens du ridicule. Enfin l'on n'exigera pas

(1) R. Thurnwald, *Die Lüge in der primitiven Kultur. Die Lüge*, p. 396, ss.

qu'ils disent savamment les formules du mensonge prétendûment nécessaire.

Devant le missionnaire qui est l'éducateur de ces grands enfants s'ouvre, sur ce domaine seul du mensonge, un vaste champ d'investigations. R. THURNWALD lui offre dans cet article quelques points de vue intéressants et une abondante bibliographie. Il faudra étudier les formes d'imagination propres à telle race, par exemple pour distinguer du mensonge les exagérations spontanées et intelligibles à tous les habitués; savoir quels sont les termes bannis du langage par la superstition ou la pudeur; dépister la réalité cachée sous les symboles de certains rites religieux ou sociaux; faire le départ entre les inventions voulues pour leur effet artistique ou récréatif et le discours qui vise seulement à tromper dans un but égoïste ou malveillant.

Le mensonge dans les sociétés civilisées.

Si les non-civilisés pouvaient entrer en commerce plus assidu avec nos milieux cultivés, peut-être, changeant simplement le sujet, diraient-ils à leur tour : « Un blanc ment toujours ! ». Comment s'expliqueraient-ils le mensonge des formules de politesse, le mensonge dans le roman et au théâtre (1) et sur l'écran (2), le mensonge dans l'histoire, le mensonge dans la politique et la diplomatie, le mensonge dans les relations économiques et dans l'exercice à peu près de toutes les professions? Encore faudrait-il, à toute cette duperie des individus, ajouter le mensonge de la foule (3). Et dire que c'est là le domaine du mensonge normal ou consi-

(1) P. ARON, *Die Darstellung der Lüge und ihre Bewertung in der Literatur. Die Lüge*, p. 244, ss. — (2) Rud. HARMS, *Die Darstellung der Lüge und ihre ethische Bewertung im Lichtspiel. Die Lüge*, p. 283, ss. — (3) F. SCHNEERSOHN, *Sozialpsychologie der Massenlüge. Die Lüge*, p. 532.

déré comme tel. Car si les frontières de ce domaine sont flottantes, il est cependant un domaine certainement réservé au mensonge pathologique.

A résumer les seules conclusions des travaux consacrés à toute cette phénoménologie du mensonge, un livre suffirait à peine. Il est pourtant très utile, sinon nécessaire, au philosophe, au théologien, au sociologue comme à l'éducateur et au confesseur, de savoir à quoi peuvent aboutir pareilles investigations. Donnons-en quelques exemples.

Quand on parle d'enquête sincère, impartiale sur les causes de la guerre et sur la réalité des violations du droit des gens reprochées aux divers belligérants, on ne peut ignorer qu'un grand nombre de documents *officiels* sont volontairement tronqués ou falsifiés, tant ceux qui reposent dans les archives que ceux qui furent livrés à la publicité. Les livres « rouge », « vert », « jaune », etc. contiennent des dépêches antidatées ou postdatées; dans les rapports des ambassadeurs des phrases décisives sont omises, ou les expressions révélatrices remplacées par des mots inoffensifs (p. 436, ss.). Les falsifications de documents d'archives ne permettent pas toujours de rétablir la vérité. Inutile d'insister sur la valeur de certains « Mémoires » (1).

Pour apprécier exactement la culpabilité d'un pénitent ou imposer d'autorité une ligne de conduite à un fabricant, à un commissionnaire, à un détaillant, etc., il est nécessaire de connaître la marge des « mensonges conventionnels » dans le domaine particulier où ils ont à traiter les affaires. Ici se déroule la série des procédés particuliers à la réclame, depuis l'exagération vulgaire et qui ne trompe personne jusqu'aux promesses justiciables des tribunaux. Dans la livraison et l'achat, dans l'assurance et la représentation, il y a des vio-

(1) R. Lorenz, *Die geschichtliche Lüge. Die Lüge*, p. 414, ss. — P. Plaut, *Die Lüge in der Politik. Die Lüge.* p. 433, ss.

lations matérielles de la justice, dont finalement ne résulte aucun dommage injuste : le client en a pour son argent, bien qu'il ait le tort de croire qu'on lui en donne pour beaucoup plus. Mais il y a aussi la duperie sous toutes ses formes et de toute mesure. Ici le confesseur devra prudemment s'informer lui-même auprès des membres honnêtes de la profession ou renvoyer à l'un d'eux son consultant d'occasion (1).

Rien n'est plus difficile que de garder toujours dans *sa profession*, dans certaines surtout, le respect absolu de la vérité que l'on professe peut-être dans sa vie privée (2). Le médecin, l'avocat, le journaliste, le négociant, le diplomate ont trop souvent « un double cœur », suivant l'expression de certains « primitifs ». Hélas ! c'est même le cas parfois pour les éducateurs de profession, instituteurs, professeurs, prédicateurs, auteurs de livres d'édification. La nécessité, par exemple pour « le maître », de garder toujours son autorité et son prestige, et la facilité d'échapper à la critique d'un contrôle compétent conduisent trop facilement à la simulation, à la dissimulation, voire au mensonge. A côté de la personne il y a le « personnage ».

Constatations indéniables. Même les orateurs sacrés pourraient témoigner de la puissance d'affirmation éprouvée quand la tribune ou la chaire domine nettement l'auditoire, la déviation de la pensée qu'imposent un défaut de mémoire ou l'ignorance du mot propre, l'exagération spontanée provoquée par la grandeur ou l'importance du sujet du discours. N'a-t-on pas composé un livre des « contre-sens des prédicateurs » ? Serait-il plus difficile de faire une collection abondante des exagérations et des erreurs, frisant le mensonge, d'un grand nombre de livres spirituels, sans compter le mensonge des formules de beaucoup de prières et d'une foule de cantiques spirituels?

(1) Cf. P. Plaut, *Die Lüge in der Wirtschaft. Die Lüge*, p. 456. — (2) Franziska Baumgarten, *Die Lüge im Beruf. Die Lüge*, p. 505, ss.

Le mensonge pathologique.

Pour la direction comme pour l'éducation, il importe de noter qu'un état mental pathologique n'exclut pas « le mensonge normal », c'est-à-dire l'affirmation consciente et volontaire d'une contre-vérité (1). Il arrive que des psychopathes, des hystériques, des morphinomanes ou des cocaïnomanes prennent, après coup, conscience de l'inexactitude de certaines assertions faites sous l'empire du trouble mental et persistent à les maintenir pour éviter un dommage ou se procurer quelque avantage. Leur tare n'exclut donc pas la responsabilité, même dans un domaine où ils semblent habituellement victimes d'une illusion d'ordre pathologique.

Mais souvent, chez les gens dont l'état mental est anormal, le mensonge présente lui-même des caractères pathologiques. Ce fait résulte d'une double série d'influences opposées : le développement anormal de la tendance à mentir ou l'affaiblissement des obstacles psychologiques que le mensonge doit surmonter chez l'individu bien constitué.

Si le sens moral ou même celui des convenances, du tact, de la beauté s'affaiblit ou disparaît, la tendance égoïste au mensonge s'exerce sans effort, parce que sans lutte et sans remords.

Le mensonge pathologique se développe évidemment surtout dans la ligne des tendances naturelles. Le désir de se faire valoir pousse souvent l'homme normal au mensonge; entre cette forme psychologiquement saine de la vanité et la folie des grandeurs caractérisée, il y a place pour tous les degrés de la vantardise anormale; un développement excessif de l'imagination, joint à une sensibilité maladive, donnera lieu à des séries compliquées de mensonges, contre lesquels un auditeur (confesseur? supérieur?) inexpérimenté ne saura

(1) K. Birnbaum, *Die pathologische Lüge. Die Lüge*, p. 550, ss.

parfois pas se défendre. Il aura tort de croire qu' « on n'invente pas des détails aussi précis ». Le pire est que l'histoire peut être reprise sans variante, au moins notable, par le... malade. Si celui-ci est, de plus, particulièrement sensible à l'autosuggestion, il arrive insensiblement à ne plus pouvoir distinguer le vrai du faux, l'imaginaire du réel, dans le monde qu'il s'est construit. A la précision du détail s'ajoutera alors le ton d'une profonde conviction, auquel il est si pénible d'opposer l'indifférence ou une ferme dénégation.

C'est le dernier stade avant l'état pathologique, où le mensonge cède la place à la contre-vérité, parce que la conscience et la volonté d'imposer l'erreur a disparu.

La licéité du mensonge.

Bien que chacun des collaborateurs ait pu choisir la définition du mensonge qu'il croyait la plus exacte ou la mieux appropriée à son point de vue spécial, la définition la plus fréquente se ramène à celle-ci : emploi intentionnel du langage (geste ou parole) pour induire en erreur. D'ailleurs seul A. GOERLAND, qui devait exposer les théories des philosophes modernes, a longuement établi et prouvé sa définition : « Le mensonge est la tromperie volontaire de l'autre » (1). Il est aussi à peu près seul, avec le P. Lindworsky évidemment, à réprouver absolument tout mensonge. Il faut dire que son explication de « l'autre » facilite singulièrement cette rigueur.

Nous proposant de revenir ailleurs sur la définition du mensonge, contentons-nous de dire ici que GOERLAND connaît,

(1) A. GÖRLAND, *Der Begriff der Lüge im System der Ethiker von Spinoza bis zur Gegenwart. Die Lüge*, p. 120, ss. A Görland établit d'abord la théorie du mensonge, puis donne une liste critique des principaux philosophes modernes, en résumant en deux ou trois lignes leur opinion sur le mensonge.

dans nos relations avec le prochain, deux domaines où elles n'ont pas comme but, ni comme effet, la conservation de la société. Quand le but est uniquement la conservation de l'individu, l'emploi intentionnel d'une formule qui ne rend pas notre pensée est une *ruse,* non un mensonge; quand l'effet visé est la création d'une attitude, d'une situation déterminée, on n'a plus affaire à un homme, mais à un état de choses, que l'on modifie également par la *ruse*. Deux courtes applications feront comprendre cette division obscure en elle-même, plus obscure peut-être dans l'exposé de son auteur. L'éducateur qui dit à l'enfant une contre-vérité nécessaire se sert d'une ruse permise pour développer normalement l'individualité de cet être si incomplet. Il y a ici création *(Tun)*, par action de l'individu *sur* l'individu. La contre-vérité qui sauvegarde un secret est une ruse employée comme moyen de légitime défense par un individu contre un individu. Les assurances données par le médecin au malade ou les discours d'un diplomate sont, les premières, une ruse destinée à combattre *la maladie* (c'est à elle, non à l'homme qu'elle désagrège que le médecin s'adresse), la seconde une ruse destinée à créer une opinion. Il s'agit ici de réaliser quelque chose *(Sinngebiet des Schaffens)*. La ruse ne devient *mensonge* qu'en passant dans le domaine de l'action *(Sinngebiet des Handels)*, là où chaque homme doit voir dans le prochain *un autre* égal à soi, et où les paroles et les gestes ont pour but immédiat le maintien ou le progrès de la communauté (1).

La conclusion la plus évidente serait qu'en beaucoup de cas il est permis d'utiliser dans les relations sociales des expressions dont le sens obvie n'a rien de commun avec la conviction personnelle. C'est une façon comme une autre de trancher le nœud embrouillé des difficultés soulevées contre

(1) *Die Lüge*, p. 139, ss.

la proscription absolue du mensonge. Bien qu'elle soit inadmissible, elle suppose avec raison que l'on appelle parfois mensonges des expressions absolument indemnes de cette tare morale, mais qui exigeraient un peu d'analyse psychologique pour être saisies dans leur valeur de signification.

*
* *

Ces quelques pages suffiront sans doute à montrer la richesse d'aspects que présente le problème du mensonge. Le philosophe et le théologien continueront sans doute à mettre au premier rang l'exacte définition de ce phénomène social et l'explication raisonnée de son caractère moral. On comprend facilement combien il est utile d'ajouter à une thèse sur le mensonge l'étude de ses causes, de ses éléments psychologiques, de son rôle dans les relations sociales (1).

J. CREUSEN, S. I.